

Anne Lécu – L'Espérance

Saint Jean-Baptiste de Belleville - 18 mai 2025

Introduction

Sœur Anne Lécu est religieuse dominicaine de la Présentation de Paris et elle exerce la médecine dans une maison d'arrêt d'Ile de France depuis 1997. Récemment, elle a publié un livre intitulé sobrement « Les larmes » dans lequel elle s'est attachée à mieux cerner ce mystère lacrymal. Pour elle, il en existe plusieurs types, les vrais, les fausses, celles qui sont déchirantes, celles qui sont subversives et celles qui sont mystérieuses.

Le 6 avril dernier, dans le cadre des conférences de carême de Notre-Dame de Paris, Sœur Anne Lécu présentait « Stabat Mater ou l'heure du changement d'ange ». Cinquième conférence de carême de Notre-Dame de Paris dans le cycle Notre-Dame, Reine de la Paix, du Magnificat à l'Apocalypse. Vous pouvez d'ailleurs continuer à voir cette magnifique conférence sur KTO.

Aujourd'hui, Sœur Anne Lécu, docteure en philosophie pratique et auteure de nombreux livres de spiritualité, nous invite à la plus belle des quêtes, celle de Dieu.

Elle le cherche dans le feu et dans la brise légère avec son dernier livre, « Le Seigneur n'était pas dans le feu » aux éditions du Cerf, qui vous sera proposé à la fin de cette rencontre. Voici le prophète Élie vibrant, prédicateur zélé de l'unique vrai Dieu, qui récapitule pour nous les épisodes de la Révélation, en donne les clés historiques, exégétiques, patristiques. Voici une cantate mystique et ses fulgurances poétiques qui nous emmènent sur les chemins de l'espérance, thème de l'année jubilaire, qui sera le thème de notre conférence.

Et Sœur Anne a écrit ces quelques lignes que je trouve magnifiques, pour nous préparer à cette conférence : « De quoi l'espérance chrétienne est-elle le nom ? Certainement pas du fait que ça ira mieux demain, car elle naît dans la nuit, au pied de la croix, devant un tombeau où repose le corps du Seigneur. Aussi est-ce peut-être du côté de la nuit, de la non-évidence, du murmure, qu'il faut en chercher la trace. »

Sœur Anne Lécu

Merci de m'inviter dans votre belle église, dans cette belle après-midi ensoleillée. On va donc parler d'espérance qui n'est pas un thème facile.

Je vais commencer par une citation d'un auteur que j'aime beaucoup, qui s'appelle Jacques Ellul, qui a écrit un magnifique livre qui s'appelle « L'espérance oubliée ». Et voilà ce qu'il écrit, ça va nous donner le ton. « Si vous n'êtes pas écorché vif par la déréliction de Dieu, si vous n'êtes pas lacéré jusqu'au plus profond de vous-même par les délais de son retour, alors inutile de jouer à l'attente et de parler d'espérance. Il vaudrait mieux ne plus parler de Jésus-Christ et de toute la suite. Ce serait plus honnête ».

Je trouve que ça donne un peu le fond du tableau et la tonalité. Il faut que nous soyons écorchés vifs par l'attente du retour du Seigneur.

En effet, l'espérance chrétienne s'enracine dans le mystère pascal, depuis que le Christ s'est identifié à chacun d'entre nous en étant crucifié entre deux bandits et donc confondu finalement avec des méchants. Il est descendu jusqu'à nous, il a choisi de faire de la vie des hommes sa maison jusqu'à être confondu, lui qui est l'innocent par excellence, avec les coupables, le soldat romain de l'époque qui passe devant les croix, il ne sait pas que celui du milieu est plus innocent que les deux autres. Et il choisit d'être confondu avec les coupables, lui qui est l'innocent par excellence, afin de détruire le mur de la haine, nous dit l'épître aux Éphésiens, ce mur qui sépare

d'un côté les uns et les autres. Ce qui veut dire que désormais il n'y a plus qu'un seul côté, il est définitivement avec nous de ce côté-là du monde, du côté de l'envers du monde.

Alors il y a bien longtemps lorsque j'étais étudiante en médecine, donc il y a vraiment longtemps, il y a 35 ans, il se trouve que je suis arrivée comme externe dans un service de maladie infectieuse à Tours, exactement au moment de l'épidémie du sida. C'est-à-dire que j'étais externe en 90, en maladie infectieuse, c'était le tout début des trithérapies et encore, il y avait donc un certain nombre de gens de mon âge dans ces lits qui mouraient du sida.

Et moi, 90, j'étais toute jeune, j'avais 23 ans, et je me rappelle très bien m'être dit que j'étais trop vieille par rapport à mes petits camarades étudiants qui n'étaient pas du tout en médecine. Je me sentais vieille du fait de l'expérience que je traversais avec ces patients et je me sentais trop jeune pour qu'il y ait des gens de mon âge qui meurent. Ce n'était pas possible, cette histoire.

Et je trouvais que ce n'était pas juste, en fait. Et je me rappelle très bien m'être dit : est-ce que l'espérance chrétienne, parce que moi je suis une chrétienne tout ce qu'il y a de plus traditionnel, de famille catho, élevée dans des bahuts cathos, ce n'est pas du tout original. Je n'ai pas été scout, par contre.

Mais je me rappelle très bien m'être dit : est-ce que l'espérance chrétienne, elle tient bon devant un type de 25 ans qui est en train de mourir du sida. J'étais à l'époque assez proche des Dominicaines chez qui je suis rentrée finalement, qui m'avaient appris à écouter ce qui se passe lors du mystère pascal et que précisément l'espérance chrétienne, c'est l'espérance au cœur du pire. C'est l'espérance devant un tombeau plein dans lequel celui dont on pensait qu'il était le sauveur est enfermé.

Et alors je me suis dit, devant cette image de la Passion de Jésus et de son enfermement dans la mort, que oui, il rejoignait les gens jusqu'au cœur du pire et que du coup, oui, l'espérance chrétienne, elle était crédible, y compris devant quelqu'un qui va mourir à 25 ans du sida parce qu'elle n'apporte aucune réponse au mystère du mal et du malheur, mais parce qu'elle est la signification que le Christ est présent là avec chacun d'entre nous, précisément au cœur du pire, quoi qu'il arrive, quoi qu'on ait fait, quoi qu'il se passe. Et du coup, je me suis dit, si l'espérance chrétienne, elle tient bon, j'y consacrerai mon existence, grosso modo. Bon, je ne fais pas ça tous les jours, mais il y a quand même une ligne de force.

Du coup, je me suis dit que me retrouver en prison, finalement, c'est assez ordinaire et pas du tout original. Tout ça pour dire que l'espérance chrétienne, ça ne veut pas dire que ça va aller mieux demain.

Non. Nous savons tous que ça ne va pas aller mieux demain. Nous savons que la crise n'est pas derrière nous, mais devant nous.

Que ce soit la crise climatique, la crise internationale, la crise politique, la crise des abus dans l'Église, tout cela n'est pas derrière nous, mais devant nous. Ne rêvons pas, c'est pas fini. Et la crise est finalement devenue l'état ordinaire de notre monde, avec des pics d'acutisation, comme on dit en médecine pour décrire une maladie qui devient subitement aiguë. Et puis, ça retombe, et puis ça repart. Et c'est très fatigant, cette espèce de crise continue, pour nous tous. Donc, l'espérance chrétienne, ce n'est pas un optimisme béat, ni un optimisme raisonnable.

L'espérance chrétienne, elle s'enracine dans la contemplation d'un échec retentissant, que nous avons contemplé lors de la Semaine Sainte. Et la preuve que cet échec est retentissant, quand on regarde les Actes des apôtres et ce qui se passe après la résurrection, on n'est pas encore dans le temps liturgique de l'Ascension, ça va venir, mais on n'y est pas encore. Et pendant ces 40 jours, les apôtres sont enfermés à double tour, parce qu'ils ont peur, y compris même quand Jésus vient les visiter, portes fermées, fenêtres ouvertes, je ne sais pas très bien, mais ça ne les

fait pas sortir, ils ont peur, comme quoi le choc qu'ils ont subi, finalement, n'est pas si facile à digérer.

Et donc c'est très rassurant pour nous-mêmes, je trouve, puisque finalement on est toujours un peu dans ce même état, à se dire est-ce que j'y crois vraiment à toutes ces histoires ? Oui, un peu, mais quand même pas beaucoup, sinon ma vie ne serait pas la même. Et il faut vraiment essayer de, particulièrement la Semaine Sainte, mais encore après, de mesurer à quel point c'est un traumatisme, la mort de Jésus à 33 ans, de façon très brutale, ils n'ont rien vu venir, ils n'ont pas compris, après un procès truqué où le pouvoir politique et le pouvoir religieux sont complices du fait que Jésus va mourir. Donc c'est vraiment un chamboulement total dans la vie des apôtres, cette histoire-là.

Il va mourir seul, d'une mort infâme, il ne va même pas mourir comme un prophète, il va mourir comme un bandit, histoire de sceller le fait qu'il est avec nous tous, quoi qu'il arrive, quelles que soient les conditions. Autrement dit, l'espérance chrétienne, elle se déploie dans la nuit du Samedi Saint, qui est une nuit longue que tant et tant de nos contemporains connaissent et traversent, comme chacun d'entre nous, comme il peut, à tâtons. « C'est la nuit des vaincus », dira le grand théologien Jean-Baptiste Metz.

Jean-Baptiste Metz, c'est un théologien qui dit qu'il ne faudrait pas seulement écrire l'histoire du côté des vainqueurs, mais il faudrait écrire l'histoire du côté des vaincus. Ce n'est peut-être pas la même histoire qu'on raconterait. C'est une magnifique manière de penser.

Il dit, Jean-Baptiste Metz, que la nuit des vaincus devrait être au cœur de la théologie et de l'histoire chrétienne, parce que c'est notre vie, souvent, la nuit des vaincus, la nuit des oubliés, ceux de l'envers du monde, en fait. Alors, l'espérance chrétienne, encore une fois, elle s'enracine là, dans cette espèce d'obscurité. Elle ne croit pas, ou elle ne croit plus que Dieu peut sauver quiconque, mais elle veut croire.

Et ça, cette expression de vouloir croire, c'est celle de Thérèse de Lisieux, dans la nuit qu'elle va traverser si jeune, puisque vous vous souvenez sans doute qu'à la fin de sa vie, Thérèse, qui a des expériences de Dieu assez fortes au moment du Vendredi Saint, où elle est convaincue de la présence du Christ à ses côtés, voilà qu'arrive Pâques, et là, elle perd Dieu. Elle ne ressent plus rien. Elle a le sentiment que Dieu a disparu de sa vie et que peut-être même tout le reste était une illusion.

Et elle est tellement terrifiée par ce qui lui arrive qu'elle écrit dans son manuscrit autobiographique qu'elle a peur de blasphémer, en fait, et qu'elle ne veut pas en dire plus, parce qu'elle a peur de blasphémer. Dieu s'est effacé de sa vie. Et elle dit, du coup, non pas qu'elle croit, elle dit, je ne peux plus dire que je crois, je dis simplement que je veux croire.

Je crois que ça peut nous arriver aussi d'être dans cette situation où nous ne savons pas très bien ce que ça veut dire de croire, mais nous voulons essayer dans la nuit de croire. Et je crois que dans notre société, dans le monde dans lequel nous vivons, ce qui nous est donné, qui est finalement toujours magnifique, quelles que soient les époques, cette expérience de l'effacement de Dieu est l'expérience massive que nous rencontrons autour de nous, auprès de nos collègues de travail, dans la rue, dans le quartier, etc. Dieu s'est effacé.

En tout cas, il s'est effacé tel qu'on l'avait connu quand on était plus jeune, si on a plus de 60 ans. Ou 70 ans. Ou 80 ans.

Alors finalement, nous sommes disciples des femmes des évangiles parce que ces femmes qui sont quand même un peu traumatisées comme les autres, elles n'ont pas fui la crucifixion du Seigneur, elles sont restées là, sans rien comprendre, pas plus que les autres, pour

l'accompagner, mais elles avaient à cœur de participer à cette charge très importante qui consiste à prendre soin de la dépouille de celui qui est mort. Parce que l'embaumer, d'une certaine manière, c'est signifier que la vie ne s'arrête pas là. Qu'il n'est pas possible que le corps du Seigneur connaisse la corruption.

Et donc l'embaumer, c'est signifier qu'il y a quelque chose de plus grand que la vie, quelque chose qu'on a tous en nous, qui est l'idée d'infini, qui nous habite, même quand on ne sait pas très bien ce que ça veut dire. Et c'est ce geste-là qu'elles font, ces femmes, en préparant les aromates et les parfums. Et c'est parce qu'elles ont préparé les aromates et les parfums et qu'elles sont présentes à la fois lorsque Jésus est mis au tombeau et à la fois avant que le jour se lève, nous dit Saint Jean dans le chapitre 21 pour Marie-Madeleine.

Elle arrive avant que le jour ne soit levé avec ses aromates et ses parfums. Et c'est parce qu'elle a veillé et qu'elle est la première, qu'elle va la première entendre cette parole qui est destinée à des apôtres, en lui disant, va vers mes frères et dis-leur que je suis remontée vers mon père. Marie-Madeleine, quand même, traditionnellement, la femme pécheresse de l'Évangile, il y en a trois différentes des femmes pécheresses, mais on résume ces trois figures avec le portrait de Marie-Madeleine, c'est finalement la première des apôtres.

Et ça, je ne sais pas si vous le savez, c'est la patronne de mon ordre dominicain. Voilà, Marie-Madeleine, première apôtre. C'est quand même pas banal.

Et elle est apôtre parce qu'elle a veillé, parce qu'elle a fait attention et qu'elle est arrivée sans du tout croire que le Christ allait être vivant, mais pour signifier que son corps ne pouvait pas périr avec la mort, avec les aromates, elle arrive, et c'est peut-être ça l'espérance, c'est apporter des aromates quand on peut le faire pour prendre soin de ce qui semble fini, et bien peut-être que ça ne l'est plus fini, voilà, le geste des aromates, comment on parfume la vie des autres avec notre présence. Ces femmes sont donc en quelque sorte sentinelles de la nuit, puisqu'elles ne savent pas ce qu'elles espèrent, mais finalement, à travers leur visage, on a comme le portrait-robot du Père qui n'a pas abandonné son Fils, voilà, qui s'incarne d'une certaine manière dans la patience de ces femmes, comme la trace de la présence du Père, et c'est peut-être la première leçon de l'espérance, ne pas abandonner l'autre à son propre sort, à son malheur, à sa malédiction, à sa mort. Emmanuel Lévinas, le philosophe, écrivait que c'est là la vocation médicale de l'homme, ne pas abandonner l'autre à son propre sort. C'est évidemment une des raisons pour lesquelles je travaille en prison.

Alors, vous allez me dire, qu'est-ce qui peut soutenir cette espérance si elle est à ce point sombre, nocturne, difficile ? Il me semble que ce qui peut la soutenir, c'est une des paroles de Jésus, alors beaucoup de paroles de Jésus, bien évidemment, mais quand même, en particulier, une des paroles de Jésus, dans l'Évangile selon saint Jean, au chapitre 17, qui est la grande prière de Jésus à son Père. Traditionnellement, dans la liturgie dominicaine, lors de la Semaine Sainte, nous avons la liturgie de la Cène le Jeudi Saint, moi, ma communauté, on était avec les frères dominicains ce jour-là, on a la liturgie de la Cène, c'est quelque chose qu'on peut faire en paroisse, c'est très facile à faire et c'est très beau.

Et à la fin de la liturgie de la Cène, on emmène le Christ au reposoir, et là, on va dîner ensemble, on dîne tous ensemble, on fait un pique-nique géant, et après le pique-nique géant, on est dans la salle paroissiale du couvent, pour la fin du repas, on commence à lire l'Évangile de Jean au chapitre 13, un bout du chapitre 14, et à un moment donné où Jésus dit « Levons-nous, partons d'ici », tout le monde se lève, on retourne à l'église, et on continue de lire le chapitre 14, le chapitre 15, le chapitre 16 et le chapitre 17 de saint Jean. Et on lit ces grands, grands chapitres qui sont le cœur de l'Évangile de Jean, qui se terminent par le chapitre 17. Et donc le chapitre 17, c'est la prière de Jésus à son Père.

Moi, il m'a fallu 45 ans pour l'entendre, donc il ne faut pas désespérer, après l'avoir lu tous les ans, trois fois par an. Et alors, dans ce chapitre, dans cette prière, si on fait bien attention, il y a un truc complètement dingue qui se passe. Donc, au chapitre 13, Judas a trahi Jésus, l'a vendu, et juste après, au chapitre 18, Pierre va renier Jésus.

Donc ça commence à sentir le grillé, si je puis dire. Et voilà ce que dit Jésus à son Père, à cette heure très grave où, finalement, tout le monde l'abandonne. C'est l'heure de la déception.

Et Jésus dit à son Père, vous irez voir tout le chapitre si vous voulez, mais je vous donne trois versets. « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as tirés du monde pour me les donner. Ils étaient à toi et tu me les as donnés et ils ont gardé ta parole.

Maintenant, ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données. Ils les ont accueillies et ils ont vraiment reconnu que je suis sorti d'auprès de toi et ils ont cru que tu m'as envoyé. »

On a un petit peu envie de dire à Jésus, alors attends voir, peut-être tu te trompes, parce que quand même, tout le monde s'est barré.

Donc non, ils n'ont pas cru, non, ils n'ont pas gardé ta parole. Et pourtant si. Jésus, dans sa prière à son Père, son souci premier, dans l'Évangile selon saint Jean, c'est de se faire notre avocat et d'assurer que nous gardons sa parole et que nous avons cru.

Je pense que ça change complètement notre rapport à la foi qui n'est plus du tout de se dire est-ce que je crois ou est-ce que je ne crois pas ou je ne sais pas très bien ce que ça veut dire que croire. Croire dans cette optique-là, ça veut dire que le Christ croit en nous et qu'il nous fait confiance. Chacun d'entre nous avec notre vie telle qu'elle est, pas une vie idéale qu'on aurait rêvée qui n'est pas la réalité.

Le Christ croit en nous plus que nous-mêmes. Et peut-être que croire, c'est accepter qu'il croie en nous plus que nous-mêmes. Et que si nous avons cette ferme assurance qu'il croit en nous, alors oui, nous pouvons devant lui nous dire et lui dire que nous ne savons pas si nous croyons en fait.

Que nous sommes peut-être pas très à la hauteur, ça n'a pas d'importance. Nous pouvons être honnête avec nous-mêmes et dire que nous sommes un peu perdus, notre vie n'est pas génialissime. Mais nous pouvons le lui dire parce que le premier il nous dit qu'il croit en nous plus que nous-mêmes.

Et ça, je pense que à partir de cette parole, nous pouvons espérer. Nous pouvons espérer parce qu'à l'heure de la désolation, lui, croit en nous. À l'heure de la déception, lui, croit en nous.

Et donc, ça veut dire qu'il accepte, qu'il a accepté une fois pour toutes d'être avec nous dans la nuit, avec nous dans la peur, avec nous dans la trahison, avec nous sur la croix, avec nous dans les enfers, et avec nous chaque jour dans la vie, pas à pas. Avec nous à l'heure de l'incrédulité, avec nous à l'heure du doute, avec nous dans les catastrophes de nos existences, avec nous pour nous soutenir dans la lutte contre toute forme de violence, et c'est sa foi en nous qui soutient la nôtre et qui peut affermir notre espérance.

Moi, le temps pascal, c'est pas mon temps liturgique préféré.

J'aime beaucoup le carême, j'adore la Semaine Sainte, et le temps pascal, c'est pas trop mon truc. Mais je me rends compte que je l'apprivoise avec le temps, comme quoi, tout arrive, même la conversion est possible, un motif d'espérance parmi d'autres. Et je me dis, en fin de compte, la preuve de la résurrection, c'est pas d'abord que le tombeau est vide, parce que ça, c'est une preuve par défaut, si je puis dire.

C'est une non-preuve. Mais ce qui est vraiment touchant, et ça, je le découvre cette année plus que les autres fois, je trouve, c'est la transformation des disciples, en fait. C'est-à-dire que ces

types, qui comprenaient grosso modo rien du tout, enfermés dans la peur pendant 40 jours, on a envie de leur dire, c'est bon, le Christ est ressuscité, vas-y, quoi, zut, pas du tout, ils restent enfermés, très bien.

Et puis subitement, on va voir ça à la Pentecôte, ils vont sortir de leur enfermement, et les mêmes qui avaient peur auront toujours peur, mais vont être capables de surmonter la peur. Les mêmes qui comprenaient rien vont apprendre, en discutant avec les autres, à trouver un chemin d'unité entre les tendances politiques des uns et des autres. Il va y avoir des engueulades mémorables entre Pierre et Paul, notamment.

Donc ça ne se fait pas de façon irénique. Il y a des tensions, il y a des tensions idéologiques, exactement comme aujourd'hui dans l'Eglise, ça veut dire que c'est parfaitement normal. Et pour autant, parce qu'ils se parlent, eh bien, ils vont découvrir que le Christ est avec eux par le moyen de l'Esprit Saint qui les accompagne, cet Esprit Saint dont on ne sait pas très bien ce que c'est, si ce n'est que c'est la présence du Christ ressuscité dans les disciples quand ils sont ensemble, et quand ils se parlent, et quand ils s'écoutent.

Et qu'il y a mystérieusement cette présence trinitaire avec eux, le Père, le Fils et l'Esprit mystérieusement accompagnent les apôtres, et ils sortent de leur petit nombril pour aller de l'avant. Et je trouve que la transformation des disciples, c'est quelque chose qui mérite aussi toute notre attention.

Alors, comment qualifier, du coup, cette espérance ? Je vais avoir quatre points d'insistance.

Le premier point d'insistance, c'est que cette espérance, je crois qu'elle est un combat. C'est quelque chose qui ne va pas de soi. Il faut y aller avec nos petits muscles et y aller.

Et je pense que ça, c'est l'expérience la plus ordinaire que tous nous avons, concernant ce qu'on appelle les vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité.

Si vous avez une famille, vous êtes père et mère de famille, avec des ados qui commencent parfois un peu à vous chauffer, qui font des bêtises ou qui ne sont pas super, super réglo, vous pouvez poser un acte de foi, c'est-à-dire que vous allez leur dire, les prendre entre quatre yeux en disant, écoute, là, ça fait quatre fois que tu m'as fait un coup tordu, je t'assure que, OK, tu peux sortir. Et je te fais confiance.

D'accord ? Je te fais confiance. Ça veut vraiment dire que là, la confiance, elle a zéro socle sur quoi s'appuyer. Vous vous dites intérieurement pourvu qu'ils ne me refassent pas un cinquième coup tordu, mais vous décidez, c'est un acte de décision volontaire, vous décidez de faire confiance à votre gamin.

Ça peut être évidemment pareil pour le conjoint, pour la grand-mère, etc., etc., etc. Donc, il y a des moments dans la vie où on décide de faire confiance. Ça peut être vrai au travail, évidemment.

On décide de faire confiance à quelqu'un. Ça, ça peut ressembler un peu à de la foi, finalement. L'espérance, à un moment donné, c'est une décision.

Et je crois que, dans la foi chrétienne, c'est exactement ce que disait Thérèse de Lisieux, je veux croire, c'est finalement un acte d'espérance. Et de foi, bien sûr, mais d'espérance. Et parfois, ce qui nous est demandé dans la nuit, c'est, je veux espérer.

Donc, ça veut dire quoi, ça ? Je veux espérer, ça veut dire je veux mettre toutes mes forces pour que ce soit vrai qu'autour de moi, les gens ont plutôt plus de facilité à respirer que non. Voilà. Rendre la vie respirable pour mon voisin de palier, mon voisin de chaise, ma sœur de communauté et mon collègue de travail, c'est remettre de l'espérance dans la vie des gens.

Il y a un théologien protestant dont j'oublie le nom, parce que je ne l'ai pas noté sur mon bout de papier. Alors, il m'arrive, je fais une insiste, il m'arrive de lire avec beaucoup d'attention les homélie d'un pasteur protestant qui s'appelle James Woody qui est à Paris maintenant, qui était à Montpellier avant, et qui a un blog qui s'appelle L'Esprit de Liberté. Il a des trouvailles, c'est un bon bibliste, il a des trouvailles et c'est lui qui justement faisait cette citation de ce théologien protestant dont je ne me rappelle plus qui dit si grâce à vous des gens ont pu mieux respirer à un moment donné vous n'avez pas raté votre vie. Et il dit ça en commentant un très joli texte de l'Ancien Testament où David, le roi Saül, fait des crises de nerfs et en fait, la seule chose qui le calme, c'est quand David qui est plus jeune que lui joue de la harpe et quand David joue de la harpe voilà que Saül peut respirer.

Et donc James Woody fait toute une analyse de ce texte et dit : et bien c'est finalement dans nos vies on peut permettre à d'autres de respirer on n'aura pas complètement perdu notre temps. C'est assez rassurant parce que je pense que ça nous arrive quand même assez souvent de permettre à d'autres de respirer et puis ça peut nous faire réfléchir chaque fois où on bouffe de l'air du voisin qui à cause de nous ne peut plus respirer. Donc c'est intéressant comme image.

Et du coup c'est un combat parce que parfois il faut y aller un peu au forceps pour se dire je ne m'énerve pas tout de suite pour ne pas empêcher l'autre de respirer.

Et du coup c'est un combat dit Jacques Ellul, c'est le combat de l'homme qui ne se résout pas à l'effacement de Dieu. Voilà ce qu'écrit Jacques Ellul donc toujours mon théologien protestant là, un autre : « L'espérance est la réponse de l'homme au silence de Dieu ». Ça je trouve c'est très très beau parce qu'il dit en fait on peut pas se résoudre au fait que Dieu se taise. C'est pas possible.

Donc la supplication pour que Dieu agisse en ce monde, la prière d'intercession elle est absolument fondamentale parce que c'est pas possible qu'il se taise. Et vraiment c'est un combat que de dire Seigneur maintenant tu viens nous aider parce qu'on ne va pas y arriver. Voilà ce qu'il écrit par exemple, moi j'aime beaucoup ce passage :

« Il faut que Dieu entende la protestation de l'homme. Cette parole de Job est par essence la parole décisive de l'espérance et nous avons le droit de le dire, de le redire en ce temps même si nous sommes pécheurs et nous le sommes, même si nous avons bien mérité que Dieu nous abandonne et nous l'avons bien mérité, même si l'Eglise est une parodie d'Eglise indigne de Dieu et elle est une parodie d'Eglise, même si notre théologie contemporaine est un amoncellement de vanité sur des discours et de discours sur des malentendus, ce qu'elle est, et quand on a reconnu tout cela et bien plus encore et bien nous refusons quand même que Dieu nous laisse et ne parle plus ». Il dit un peu plus loin « parce que l'espérance est encore la dénonciation que le Dieu qui se tait ne peut pas être le vrai Dieu. Seuls les idoles se taisent. [...] L'espérance, c'est le contraire de la résignation. Ce n'est pas la situation in abstracto qui doit changer, ce n'est pas non plus nous par notre propre décision, par notre activité qui allons faire changer les choses, c'est Dieu qui doit changer, c'est Dieu qui doit revenir illuminer son église et faire crier de joie nos cœurs. Tout le reste, nos œuvres et nos engagements (on voit qu'il est protestant là quand même) nos constructions théologiques et nos agitations politico-sociales, c'est du vent. L'espérance, c'est de ne pas accepter que Dieu en ait été réduit à cet « à quoi bon », qu'il ait donné son Fils pour rien ».

Alors moi je mettrais un bémol sur ce que dit Jacques Ellul parce que je pense que précisément demander la grâce de Dieu, c'est pour qu'il nous aide à agir en ce monde, pour pas qu'on reste les bras ballants à attendre que ça nous tombe tout cuit dans le bec ; ce qu'il ne dit pas, c'est quelqu'un de très engagé, qui a été très engagé là où il habitait.

Mais vraiment je trouve que cette espèce de harangue pour nous dire : mais purée est-ce qu'on a envie de demander à Dieu son aide et est-ce qu'on y va quoi ?

Catherine de Sienne, dominicaine, quand elle avait un truc à demander au Seigneur parce qu'il y avait deux papes et elle trouvait que ça en faisait un de trop, elle allait auprès du tabernacle, elle tapait dessus comme ça et elle disait « je veux ! », volo !, voilà, est-ce qu'on y va comme ça quoi ? Et donc parfois dans nos pauvres intercessions à la messe du dimanche, nous te prions Seigneur pour la paix, non, nous te supplions pour les gens qui subissent la guerre, c'est des prières pour des hommes et des femmes, on ne prie pas pour des idées et on te supplie d'agir et de nous aider à trouver les moyens d'agir. Donc, grand un, un combat. Evidemment c'est plus facile à dire, je fais mon show là, qu'à faire, on est bien d'accord.

Deuxième point d'insistance qui est vraiment lié au premier, la prière d'intercession.

Alors dans la tradition qui est la mienne, la tradition dominicaine, je crois que la prière d'intercession c'est le sommet de la vie spirituelle, c'est pas l'adoration ou la contemplation. Saint Dominique, il fait pas des grandes échelles de vie spirituelle comme les moines de son temps, il s'en fiche, ce qui l'intéresse ce sont les vrais gens et donc il passe ses nuits à supplier Dieu en disant que vont devenir les pécheurs. Voilà, c'est son angoisse de se dire il faut que tout le monde soit sauvé.

Bon, et donc du coup de prier pour des gens tout le temps, de prier pour ses ennemis, de prier pour des gens qui vont pas bien, voilà. Et cette manière de prier pour les autres que soit, d'abord ça nous décentre et finalement s'il y a un truc à faire dans la vie spirituelle, c'est d'essayer de quitter son nombril et de regarder ailleurs, de préférence à côté là où il y a des gens. Par ça on met une vie à essayer de le faire, si on n'y arrive pas très bien c'est un petit peu normal mais c'est ça l'idée générale, c'est vraiment quitter son nombril pour s'intéresser aux autres et prier pour les gens, prier pour ce monde, prier pour les gens qui souffrent, pour les gens qui sont perdus, pour ceux qui n'ont pas les mots pour dire leur foi.

Il y a un très bon moyen pour ça, moi que j'aime beaucoup, qui sont ce qu'on appelle les psaumes imprécatoires. Les psaumes imprécatoires, c'est des psaumes qu'on a mis entre parenthèses dans l'office des religieux, en se disant oh là là c'est un petit peu violent ça quand même, faut pas trop les dire, c'est bien dommage, au contraire faut les dire. Je vais vous en donner un petit exemple marrant, qui est un psaume qu'on a complètement fait sauter.

Alors il est toujours dans la Bible, on l'a pas enlevé de la Bible, encore heureux, mais il n'est pas dans le livre des prières des laudes et des vêpres, ni dans l'office des lectures, et c'est le psaume 57. Alors c'est le pire de tous, je vais vous le lire. Le psalmiste parle des impies, donc de ses ennemis finalement :

« Ils sont dévoyés dès le sein, les impies, égarés dès le ventre, ceux qui disent l'erreur. Ils ont du venin comme un venin de serpent, sourds comme l'aspic qui se bouche l'oreille. Ô Dieu, brise en leur bouche leurs dents, arrache les crocs de ces lionceaux, Seigneur, qu'ils s'écoulent comme les eaux qui s'en vont, comme l'herbe qu'on piétine qu'ils se fanent, comme la limace qui s'en va fondant, ou l'avorton de la femme qui ne voit pas le soleil. »

Ambiance poésie et douceur dans la Bible. C'est très important que ce genre de psaume existe, parce que si vous avez un vrai ennemi, un très très vrai ennemi, c'est-à-dire si vous êtes dans un territoire de guerre avec des bombes qui vous tombent dessus, il y a un cinglé qui vous les envoie, vous avez de quoi avoir un vrai ennemi, et vous avez très très très envie de lui exploser la tronche et de lui arracher les dents, etc. Mais si vous le dites, demandez au Seigneur de le faire, et bien, premièrement, vous ne le faites pas vous-même.

Donc ce sont des psaumes de non-violence, paradoxalement. Quand on a un ennemi et qu'on demande à Dieu de nous débarrasser de l'ennemi, on sait un peu qu'il va le faire avec douceur, normalement, et en tout cas que ce sera moins sanglant que si c'est nous qui nous y collons. Donc déjà, ce sont des psaumes de non-violence, parce que demander à Dieu de le faire, ça veut dire qu'on renonce à le faire soi-même.

Deuxièmement, ce sont des psaumes qui sont dans la Bible, et donc ce sont des psaumes que le Christ a priés. Donc il a dit ça à son Père, en parlant de ses ennemis. Il a dit, débarrasse-moi, brise leurs dents, on leur bouche leurs dents, fais-les fondre comme une limace en plein soleil. Il a dit ces psaumes, c'est des prières du Christ. Donc des fois, nous on pense que la dévotion, c'est un truc sucré et rose, mais pas du tout. C'est un truc viril, en fait.

Et puis, quand on le dit dans la liturgie ou quand on le dit dans la prière personnelle, ce psaume, eh bien on le dit au nom de ceux qui sont dans ces situations-là et qui n'ont pas les mots pour dire et qui n'osent plus dire ça à Dieu. C'est-à-dire c'est une véritable prière d'intercession. Quand on dit des psaumes imprécatoires ou on dit Seigneur, débarrasse-moi de mon ennemi, on le dit au nom de tous ceux qui ont des ennemis, pour de vrai, en fait. Et on pense à eux.

Donc je pense que ça, cette prière des psaumes imprécatoires, c'est vraiment très très important. Pour ceux que ça intéresse, je ne sais pas où est-ce qu'on trouve ça, il y avait le bibliste Paul Beauchamp qui avait écrit un document épiscopal sur les psaumes imprécatoires il y a 30 ans, justement en disant, grosso modo, ce que je vous raconte là, en mieux, évidemment.

Donc, un combat, la prière d'intercession, mais avec nos petits bras, là, et puis **troisième touche sur l'espérance**, ça c'est une expression que je trouve très belle, qui m'a été donnée par Jean-François Colosimo, mon éditeur, qui, je sais pas si vous savez, Jean-François Colosimo est orthodoxe, il était jeune garçon étudiant, il était à Avignon, dans un collège de Jésus, donc tout ce qu'il y a de plus catho à l'époque. Et puis, jeune adulte, vers 18 ans, il a rencontré une ermite orthodoxe dans la forêt, qui vivait vraiment dans la forêt à côté d'Avignon. Il a été retourné par cette femme qui est restée sa mère spirituelle toute sa vie, et il a dit je voudrais vivre la même vie que vous.

Et donc, du coup, elle l'a pris avec lui pendant un petit moment, et puis après elle lui a dit maintenant faut que tu ailles au Mont Athos. Donc il est allé moine au Mont Athos pendant plusieurs années. De là, il est allé moine à Alexandrie pour étudier les Pères de l'Eglise, et puis comme il était plutôt brillant, il a été envoyé aux Etats-Unis, dans l'université Saint Vladimir, du patriarcat de Constantinople. Donc il connaît Bartholomé, il connaît tout ce monde-là. Et puis, il a rencontré son épouse, donc ses petits camarades qui espéraient qu'un jour il soit évêque m'ont dit : mais c'est nul. N'empêche que, il est revenu. Il est revenu en France, il est devenu éditeur, et voilà, il a fondé une famille.

Et alors, moi j'aime bien qu'il me parle de la vie religieuse, parce que je trouve qu'entendre un écho oriental sur la vie religieuse, c'est intéressant. Et un jour, je lui ai demandé, je lui disais mais c'est quoi pour vous être religieux ? Et il m'a répondu ceci, il m'a dit plusieurs choses, mais notamment cette formule, c'est de faire de la difficulté un royaume.

Je trouve que c'est très très beau, très très beau. Et je pense que ça, finalement, ça peut tout à fait être vrai de chaque chrétien, finalement. Et peut-être que l'espérance chrétienne, c'est faire de la difficulté un royaume.

Ne pas tomber dans la fatalité du désespoir, en fait, mais se dire que si l'espérance chrétienne est l'espérance au cœur du pire, nous pouvons presque sereinement, je dis presque, habiter le

pire en se disant que le Christ est avec nous, là, au cœur du pire, au cœur de la difficulté, et que nous pouvons donc en faire un royaume, de la difficulté. Et si nous avons été baptisés prêtres, prophètes et rois, nous avons la capacité de régner sur nos vies, de ne pas être des esclaves, mais de régner sur nos vies, et donc de faire, y compris dans le grand vieillissement, un royaume de nos vies.

J'entendais tout de suite l'un de vous qui disait qu'il invite volontiers à sa table quelqu'un pour qu'il ne soit pas seul de temps en temps. Eh bien, c'est une manière de régner sur sa vie et de faire de la difficulté un royaume.

En effet, il y a des pièges, il y a des pièges que nous sommes tous invités à éviter, et notamment le piège de l'acédie. L'acédie, c'est une tristesse un peu collante qui a été décrite par les premiers moines du désert, lesquels premiers moines avaient comme tentation, la tentation d'aller dans la cellule du voisin, parce que s'ils vont visiter quelqu'un, ils vont manger.

Et donc le moine, normalement, ne prend son repas qu'au coucher du soleil. Et l'acédie, c'est cette espèce de pensée intrusive qui envahit le moine à l'heure de midi. Il faut imaginer le désert d'Egypte, donc il fait nuit vers 18 heures par là.

Donc à midi, il y a une pensée intrusive qui envahit le moine qui lui dit, pourquoi tu es là ? Pourquoi tu as choisi cette vie-là ? Pourquoi tu es dans ce monastère-là et pas dans celui d'à côté qui est quand même drôlement mieux ? Puis en plus tes frères, ils sont nuls alors qu'à côté, ils sont sympas les frères du monastère d'à côté. Puis en fait, ta famille a besoin de toi, tu n'aurais jamais dû venir dans les cellules du désert. T'es qu'un lâche en fait, tu t'es vraiment planqué.

D'ailleurs, regarde là, il y a des vieux autour de toi, tu pourrais aller les visiter, leur rendre service, tu pourrais quitter ta cellule et aller les voir, ça leur ferait du bien. Alors que le moine, il a vraiment authentiquement choisi de garder sa cellule comme étant une sorte de métaphore de sa vie unifiée devant Dieu, ou plus exactement de sa vie en vrac unifiée par Dieu. Donc quitter la cellule, c'est se retrouver dans la vie en vrac.

Donc le combat du moine, c'est de rester dans sa cellule. Donc la petite voix intrusive lui dit « bon, tu regardes ton voisin moine là, si tu vas le visiter, ça lui fera plaisir ». Et en fait, il se ment à lui-même le moine parce que ce qu'il veut, c'est casser la croûte. Et donc en fait, ce qu'il veut, c'est qu'on lui aille faire un petit morceau de pain parce qu'il va visiter son voisin et l'autre va pratiquer l'hospitalité.

Et donc, Evagre, le père du désert qui raconte l'acédie, c'est très très drôle parce qu'il décrit le moine qui sort de sa cellule, qui regarde par la fenêtre en se disant « bon, allez, dans combien de temps le soleil va se coucher ? ». Et puis après, il s'endort à moitié, on se dit « qu'est-ce que le temps est long ! ». Il prend un livre, il commence par regarder la fin du bouquin, la table des matières, et puis il lit trois lignes, et puis il s'endort, puis il se réveille, puis il a faim, puis il se dit « purée, personne ne vient me voir ». Il regarde s'il n'y a pas quelqu'un qui va venir, puis personne ne vient, etc., etc. Et les moines du désert disent, déjà, la première chose à faire, c'est de réaliser la vérité, c'est-à-dire la vérité, c'est qu'il a envie de manger, ce n'est pas du tout qu'il a envie d'aller visiter les autres ou qu'on vienne le voir, c'est juste qu'il a envie de manger. Autrement dit, la tentation de l'acédie, elle se déguise, et la racine de l'acédie, c'est le souci de soi qui vient remplacer le souci d'autrui.

À partir de ce moment-là, on peut décliner l'acédie sous différentes modalités, et en fait, les moines aujourd'hui disent que c'est une tentation ordinaire dans la vie de tout moine, et puis moi je pense que c'est une tentation ordinaire dans la vie de tout le monde, finalement. Et je vais essayer de vous thématiser vite fait cette tentation. Maurice Bellet, que j'aime beaucoup, décrit ça sur un article que vous pouvez trouver sur internet qui s'appelle « Vivre en étant vieux » (<https://belletmaurice.blogspot.com/2011/09/vivre-en-etant-vieux.html>).

Voilà, il dit en général, la vie, au début ça descend, et après ça s'effondre.

Il écrit ça quand il a 90 ans, donc il sait de quoi il parle. Et voilà ce qu'il écrit. Il y a quatre menaces : Un, je ne suis plus rien pour personne. Deux, je n'ai plus rien à faire, je ne sers plus à rien. Trois, plus rien ne m'intéresse. Quatre, ma vie c'est un gros fiasco, c'est un gros ratage, je n'ai rien fait de bien. Autrement dit, solitude, inutilité, rétrécissement, désespoir. Et ça c'est les marches de la fatalité qui nous disent qu'on est des gros nuls.

Vous voyez déjà que la parole de Jésus tout à l'heure qui croit en nous, c'est première antidote quand même. Alors Maurice Bellet va développer aussi des antidotes contre cette manière contemporaine de vivre l'acédie, parce que l'acédie c'est ça, c'est la tentation d'être ailleurs que là où on est, parce qu'on a l'impression que notre vie est toute pourrie.

Donc il va dire, premier remède, le remède à la solitude, et bien c'est l'amitié, c'est d'aimer des gens, c'est d'avoir des amis, c'est d'avoir des liens avec d'autres, voilà.

Se laisser aimer par d'autres, accepter d'être accepté.

Le remède à l'inutilité, dit-il, c'est l'action. Alors vous allez me dire, oui, mais il y a des gens, ils ne peuvent plus faire grand-chose. Mais l'action, ça peut être simplement être présent à autrui, essayer d'être là quand l'autre est là, être présent à soi-même, voilà. La prière est une action. Quelqu'un qui est tout seul, moi je pense à des vieilles sœurs chez moi, me disent, écoute, moi je prie pour toi tous les jours, ça m'impressionne beaucoup, beaucoup, beaucoup, parce qu'en fin de compte, c'est la manière qu'elles ont désormais d'être actives, en disant, dans leur journée, elles font l'inventaire de toutes les sœurs qui sont actives, et pour chacune d'elles, elles prient. Grand respect. La prière est une vraie action.

Troisièmement, remède au rétrécissement, faire des projets.

Alors faire des projets, c'est pas nécessairement planifier un voyage à Rome dans cinq ans. Faire des projets, ça va être aussi de se dire, qu'est-ce que je fais cet après-midi ? Qu'est-ce que je fais demain ? Avec qui ? Comment je fais ?

Je me rappelle au pèlerinage de Rosaire, avoir vu une fois une dame qui m'avait beaucoup touchée. Je fais des permanences d'écoute dans le pèlerinage de Rosaire, qui est au mois d'octobre, qui est le plus beau pèlerinage national, auquel vous allez tous vous inscrire pour la première semaine d'octobre 2025, qui sera prêché par le frère Jean-Paul Vesco, désormais cardinal d'Alger.

Et en fin de compte, cette dame venait me voir pour me dire qu'elle était nulle, qu'elle ne faisait rien, qu'elle ne savait pas prier, qu'elle était toute seule, qu'elle était nulle. Donc je l'ai un peu faite parler, et elle m'a raconté que chaque matin, elle avait un cahier dans lequel elle racontait à Dieu tout ce qu'elle faisait. Alors ce matin, je vais acheter un rôti, puis je vais faire le rôti à midi, puis cet après-midi, je vais aller chez le coiffeur.

Elle parlait à Dieu. J'étais bluffée, parce qu'en fait, cette femme, Dieu est son meilleur ami, il est assis à sa table, et tous les jours, elle ne lui parle pas. Alors je lui disais, vous savez, vous pensez que vous êtes nulles, mais comment vous dire, pas du tout, quoi.

J'étais très impressionnée, vraiment.

Et quatrième remède contre le désespoir, la foi. Alors précisément, la foi, comme je viens de vous dire, c'est-à-dire croire que Dieu croit en nous, y compris si on est vieux, tout cassé, dans un Ehpad, etc. Il croit en nous.

Alors **dernière figure**, finalement, **de l'espérance**, qui est une forme d'action, l'attention. Faire attention.

L'attention, je pense que c'est finalement une des vertus les plus importantes à cultiver. Simone Weil, pas la ministre, la philosophe, a écrit de très belles pages sur l'attention. Elle écrit, par exemple : « l'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité. ». C'est beau, ça.

Elle écrit aussi : « toutes les fois qu'on fait vraiment attention, on détruit du mal en soi ».

Alors je pense que précisément, l'attitude des femmes aux tombeaux, qui apportent les aromates pour embaumer le corps de Jésus, elles font attention. Et je crois que c'est parce qu'elles font attention qu'elles sont les premières à rencontrer le Christ ressuscité.

Et je vais vous redonner ce magnifique passage que j'avais donné à Notre-Dame, c'est un passage tellement beau, de Bernard Feuillet, qui était prêtre parisien il y a fort longtemps et qui écrit en 1983 un petit texte qui s'appelle « La nuit et le fou » et dans ce petit texte, un chapitre sur le Samedi Saint. Et dans ce chapitre sur le Samedi Saint, voilà ce qu'il écrit :

« Quand l'ange de la nuit s'en va et que l'ange du jour n'est pas encore venu, à l'heure du changement d'ange, l'homme connaît une grande angoisse. La foi qui ne se raconte pas d'histoire est un entre-deux, un entre-deux-ange. L'ange du réconfort de l'agonie et l'ange de la proclamation de la Résurrection, la plus belle des incertitudes. Ne pas manquer l'heure du changement d'ange, elle est vraie, je ne puis douter qu'il en est ainsi ».

Peut-être que l'attention, c'est dans nos vies ce qui nous permet de ne pas rater l'heure du changement d'ange, quand l'ange qui proclame la Résurrection prend la place de celui qui annonce la Passion. Ces heures de changement d'ange peuvent être très modestes, très petites, mais c'est quand subitement un conflit qu'on pensait insurmontable devient insurmontable. On ne sait pas comment, c'est quand des personnes qui ne se parlaient plus se reparlent.

C'est au ras de terre, dans nos vies les plus ordinaires, les plus banales, c'est à ce niveau-là, et c'est pour ça que nous sommes tous concernés, qu'il faut guetter l'heure du changement d'ange. Je pense qu'elle se guette quand on fait attention. Voilà, je vous remercie.